

**PARIS | VI<sup>e</sup>** À l'occasion de la Journée mondiale des abeilles, ce samedi, découvrez le premier rucher-école de France, fondé dans la pépinière du Sénat en 1856.

# On visite



La Société centrale d'apiculture perpétue la transmission de ses techniques. Des méthodes déjà montrées au public en 1930, comme en atteste la photo ci-contre.

## Le rucher du Luxembourg, berceau de l'apiculture moderne

Valentine Rousseau



L'OLIVIER LEJEUNE

**LE RUCHER** du jardin du Luxembourg n'attire pas seulement les apiculteurs en formation, les mercredis et samedis. Les touristes s'arrêtent aussi, pour immortaliser les toitures des 23 ruches en forme d'alvéole. Des Australiens, des Européens, des Américains. Pour fabriquer de retour chez eux la même ruche. Le lieu est aménagé sous les arbres, entouré de haies, près de l'entrée porte Vavin. Les marronniers, les tilleuls, les vergers du jardin de 25 ha font aussi le bonheur de ces milliers de butineuses. Ce rucher-école historique a été créé en 1856 (*avant d'être entièrement reconstruit en 1991*) dans la pépinière du Sénat, par Henri Hamet (*tire ci-contre*), fondateur de la Société centrale d'apiculture (SCA). Il est d'ailleurs le deuxième plus ancien d'Europe après celui de Vienne. L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche fonda la première école d'apiculture au monde en 1769.

### 1 000 espèces d'abeilles

Le rucher parisien confirme qu'on peut récolter du miel en zone urbanisée. « Du moment que les abeilles ont de quoi se nourrir à proximité, c'est bon », éclaire Marie-Laure Legroux, bénévole et formatrice à la SCA, cette société savante – une association – qui perpétue la transmission de techniques apicoles modernes à travers sa formation renommée. Le nombre de demandes d'ins-

tallation de ruches a diminué depuis la fin du confinement. « L'apiculture exige du temps, de la patience, on travaille avec le vivant. »

Et ce vivant-là, comme nombre d'espèces, est menacé par les pesticides, la déforestation, le dérèglement climatique, la suppression des haies. L'été dernier, la canicule a contraint la SCA à nourrir ses essaims de sirop de sucre, sous peine qu'ils périssent...

En cette Journée mondiale des abeilles, Thierry Duroselle, qui vient de quitter douze ans de présidence, conseille « d'observer les fleurs sur lesquelles butinent les abeilles sauvages. Elles sont méconnues, sous-estimées, or elles contribuent tout autant à la pollinisation ». On ignore que les abeilles se composent de quelque 1 000 espèces. « Les gros bourdons sont aussi des abeilles, avec un nid, une reine. Ils ne sont qu'une dizaine autour d'une reine, alors qu'elles sont entre 40 000 et 50 000 dans nos ruches », poursuit ce passionné.

La SCA forme, mais conseille aussi. La mode de la ruche s'est fanée. Fini les amateurs écolos qui voulaient fabriquer leur miel. « Il faut toujours surveiller les abeilles et le rendement est moins bon. Notre rôle, quand nous sommes sollicités, est d'estimer le potentiel floristique alentour. Il ne faut pas épuiser les abeilles à faire des kilomètres pour trouver du nectar », tempère la Société centrale d'apiculture.

Ses bénévoles – une centaine d'actifs sur les 500 adhé-

rents – ont accompagné des ouvertures de ruches à Paris, comme à l'Institut national des jeunes sourds, rue Saint-Jacques (V<sup>e</sup>) ou sur le réservoir d'eau de Montsouris, rue de la Tombe-Issoire (XIV<sup>e</sup>).

### De nombreux projets en Île-de-France

En banlieue, la SCA a formé des volontaires chez Sanofi, à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), à France Télévisions Outre-mer, à Malakoff (Hauts-de-Seine), en bordure de la ceinture verte. La SCA gère au total 140 ruches, dans huit ruchers (parcs Montsouris, de La Courneuve, du domaine de Saint-Cloud...). Celui du parc Georges-Brassens (XV<sup>e</sup>) est dédié aux scolaires. Plus de 100 000 écoliers ont visité ce rucher pédagogique depuis son ouverture, en 1986 et les mêmes s'y amusent à retrouver la reine, marquée de rouge pour que les apiculteurs la reconnaissent.

Cette reine, d'ailleurs, a longtemps été considérée comme... un roi. En 1586, l'Espagnol Luis Mendez Torres met un coup de griffe au patriarcat. Il publie le premier traité d'apiculture, dans lequel il écrit : « C'est une reine, mère de l'essaim, une femelle qui pond. » Une découverte à contre-courant des mœurs de l'époque.

Le rucher-école du jardin du Luxembourg (Paris VI<sup>e</sup>), est ouvert au public une fois par an, à l'occasion de la Fête du miel, le 3<sup>e</sup> week-end de septembre. La SCA, rue Pernety (XIV<sup>e</sup>), est joignable au 01.45.42.29.08. Adhésion annuelle : 22 €.

ON  
RENCONTRE

### Henri Hamet, le fondateur

Henri Louis Hamet reçoit une éducation basée sur des sentiments d'équité, de justice et d'humanité. Son père lui fait découvrir les abeilles en achetant un essaim. Passionné, ce naturaliste fonde la Société centrale d'apiculture en 1856, en même temps que le rucher-école, après avoir été enseignant, libraire, éditeur. Il publie à partir de 1859 son « Cours pratique d'apiculture (Culture des abeilles), professé au jardin du Luxembourg », qui devient rapidement une référence. Le document sera réédité une dizaine de fois, même après sa disparition. « Il a fait partie des inventeurs et défenseurs de la ruche à cadres, comme elle existe aujourd'hui, raconte Marie-Laure Legroux, de la Société centrale d'apiculture. Cette technique révolutionnaire permettait de collecter le miel sans détruire les abeilles. » Les apiculteurs de la seconde école prélevaient la production par étouffage des essaims. Ils asphyxiaient les abeilles avec une mèche soufrée. Henri Hamet dénonçait cette pratique dans son



SOCIÉTÉ CENTRALE D'APICULTURE

« Cours... » : « Les apiculteurs qui étouffent les abeilles (ces gens-là osent parfois s'appeler des éducateurs d'abeilles !) pour prendre leur miel ou pour les éteindre se comportent aussi bêtement que ceux qui coupent les branches des arbres pour en cueillir les fruits. » L'étouffage sera interdit en 1942 seulement. Pour diffuser ses idées, Henri Hamet organisait des congrès, expositions et conférences. La stèle de sa tombe, au cimetière Montparnasse, est ornée de petites abeilles, son bas-relief représente même... une ruche en paille.





LP/OLIVIER LEJEUNE

## ON EN PROFITE

### Se cultiver

À l'exposition sur les pollinisateurs à l'arboretum de Chèvreloup (Yvelines) pour découvrir le rôle essentiel des abeilles et autres insectes pollinisateurs et admirer les ruches des collections du muséum. « Insectes, au service des écosystèmes », jusqu'au 5 novembre. 30, route de Versailles, au Chesnay-Rocquencourt. Ouvert tous les jours de 10 heures à 18 heures. Entrée 5 à 7 €

### Déjeuner

Au restaurant du Lucernaire, qui regroupe théâtre et cinéma, où on ressent l'ambiance conviviale et artistique du lieu. Plats à partir de 15 €. Qualité et fraîcheur dans l'assiette. Ouvert midi et soir du mardi au samedi. Au 53, rue Notre-Dame-des-Champs (VI<sup>e</sup>). Réservation conseillée, au 01.45.48.91.10.

### Prendre un goûter

Un strudel aux pommes à tomber à l'iconique Pâtisserie viennoise où l'on peut prendre un thé, une boisson, en savourant les pâtisseries de cette maison fondée en 1928. Au 8, rue de l'École-de-Médecine (V<sup>e</sup>). Fermé le dimanche.

## ON DÉCOUVRE

### Une formation ouverte à tous

La Société centrale d'apiculture forme aux techniques apicoles modernes. Tout le monde peut s'inscrire à ses cours renommés. Pour seulement 300 €, les futurs apiculteurs suivent de janvier à mars, 10 séances théoriques de trois heures, puis 20 cours de pratique de trois heures aussi, au rucher-école, jusqu'en septembre. Tout le monde s'équipe des pieds à la tête. Emballés de blanc, les auditeurs sortent leurs cadres, observent l'activité de ces milliers de sentinelles de l'environnement. Ils apprennent les techniques pour protéger

les colonies du varroa, son pire ennemi, qui vampirise les alvéoles des cadres et détruit les larves des abeilles. C'est dans cette formation que sont testées les techniques apicoles, comme bientôt un traitement du varroa à l'aide d'une machine à chaleur créée par des Allemands. « Les auditrices et auditeurs apprennent à la fois à s'occuper de la ruche qui leur est attribuée pour la saison, et à mener collectivement les 23 colonies du rucher. Nous enseignons l'apiculture raisonnée et raisonnable », résume Marie-Laure Legroux, formatrice. Les inscrits veulent souvent poursuivre l'activité d'un rucher hérité de leurs parents ou se lancer en loisirs. « Beaucoup aussi sont là pour faire sens, dans un désir philosophique, et deviennent bénévoles dans l'association. »



## PLONGEZ DANS LE QUOTIDIEN DES PARISIENS DU MOYEN ÂGE

6,50€

100 pages  
En vente actuellement chez votre marchand de journaux  
Et sur [leparisien.fr/hors-serie](http://leparisien.fr/hors-serie)

Le Parisien